

L'ARCHITECTURE FÉODALE EN ALSACE AU XIII^e SIÈCLE

PAR

JEAN WIRTH

INTRODUCTION

Malgré leur nombre, les châteaux médiévaux alsaciens n'occupent que peu de place dans les textes contemporains. Il faut se contenter au mieux de rapides mentions dans les chartes (inféodations, oblations) et les chroniques (édifications, sièges, destructions). Quelques chartes de partage ou de paix castrale représentent les seules sources descriptives. Par contre, l'état de conservation des ruines permet la description architecturale de beaucoup d'entre elles. Le problème consiste donc à utiliser les textes pour dater le plus grand nombre de vestiges, à définir ensuite la structure des constructions de chaque période et à l'interpréter.

CHAPITRE PREMIER

LA MUTATION DE 1200

Au XII^e siècle s'était développé un modèle de château plus somptuaire que défensif, qu'on réalisait avec prédilection dans de gros appareils de grès rose à bossages peu saillants et lisérés minces (Geroldseck, Hoh-Egisheim, Ringelstein, etc.). Les constructeurs choisissaient des sommets parfois surmontés de rochers, mais toujours assez vastes pour permettre à une enceinte polygonale de délimiter une cour importante. Là se trouvait un palais appuyé à la muraille, ouvert de part en part de fenêtres, parmi lesquelles un modèle rectangulaire avec trumeau central semble prédominer d'abord (Frankenburg), pour laisser ensuite la place aux grandes baies voûtées et garnies de banquettes dont l'époque suivante héritera (Girbaden). Le donjon carré n'avait donc aucune fonction d'habitation usuelle, mais pouvait servir de dernier refuge au cours

d'un siège. L'épaisseur de ses murs, la position de la porte à l'étage, d'où elle communiquait avec les bâtiments, la présence de fentes d'éclairage et d'une latrine le rendaient approprié à ce rôle.

Cette structure traditionnelle du château se trouve bouleversée dans les dernières années du siècle. Rathsamhausen, près d'Ottrott, témoigne des hésitations d'où naît, avec Landsberg et Bernstein, une nouvelle idée du château. Ce n'est plus un sommet, mais un éperon rocheux allongé qui sert de socle aux constructions. Le palais, protégé par sa masse, occupe tout l'espace que délimite un mur-chemise élevé. En contrebas s'étend une basse-cour qui groupe dans son enceinte les dépendances. Un plan fortement hiérarchisé est donné au château. Il perd une présentation fastueuse qui convenait à la réunion de la *curia* et se transforme en forteresse.

Que Landsberg soit le plus sûr témoin de cette mutation et corresponde en même temps au passage en Alsace d'Otton de Bourgogne (1196), n'est pas un hasard. D'importantes armées pénètrent en Alsace avec les crises de succession, apportant des techniques de siège jusque-là inusitées. Aux guerres privées succèdent des conflits d'échelle nationale, où les ouvrages traditionnels s'effondrent (campagne de Philippe de Souabe, 1199). Le château, pour jouer un rôle nouveau, cesse d'être essentiellement une demeure seigneuriale. Des chevaliers et des ministériaux sont poussés par les grands à construire au gré des politiques territoriales (Bernstein, Windstein, Landsberg). La mutation du château correspond à une modification des conditions politiques et sociales qui lui donne une nouvelle fonction.

CHAPITRE II

LE TEMPS DE FRÉDÉRIC II

La première moitié du XIII^e siècle voit succéder aux luttes ouvertes des conflits le plus souvent larvés. Le bailli impérial Wölffelin construit des forteresses où les innovations sont tempérées par des concessions aux formules antérieures plus prestigieuses (Kaysersberg, Neu-Girbaden). Mais la prolifération de petites forteresses, correspondant aux nouvelles couches de châtellains (Schrankenfels, Hageneck, etc.), donne à la période son caractère. Une seule innovation importante : l'apparition des tracés courbes, dotés dès le départ d'une fonction stratégique. Pour le reste, on combine en tous sens les acquis antérieurs. Derrière l'apparente variété des solutions, nous sommes toujours ramenés à une série d'alternatives simples : donjon flanquant la chemise (Wasserburg) ou protégé par elle (Pflixburg), angles saillants avec chaînages, ou arrondis.

Le retard s'accroît par rapport à l'étranger, la France surtout. La meurtrière ne pénètre pas, les flanquements ne sont utilisés qu'avec parcimonie. La faiblesse des garnisons semble responsable de la médiocrité des constructions. Plutôt que de multiplier les tours et de percer des meurtrières, on simplifie les tracés et on restreint le nombre des ouvertures (Hugstein).

CHAPITRE III

L'INTERRÈGNE ET L'APPARITION DE LA MEURTRIÈRE

La mort de Frédéric II entraîne en Alsace une course au pouvoir qui se termine par la victoire de Rodolphe de Habsbourg et des villes sur l'évêque de Strasbourg à la tête de la grande noblesse (1262). L'importance du conflit provoque la création par les adversaires de deux forteresses incomparables à celles que l'Alsace avait jusqu'alors connues. Ortenburg et Schwarzenburg comblent d'un seul coup le retard : la meurtrière apparaît. Cette affirmation repose sur la redéfinition, à partir de l'analyse philologique, du concept de meurtrière, car la confusion presque systématique entre meurtrières et fentes d'éclairage aboutissait à des datations erronées et à l'impossibilité de toute périodisation.

À Ortenburg, la meurtrière s'intègre dans un plan qui pousse à sa perfection le système traditionnel en coupant le château en deux : une partie conçue en fonction de la défense uniquement (donjon et mur-bouclier polygonal) et une partie réservée à l'habitation, mais détendue par une basse-cour devenue ouvrage fortifié.

À Schwarzenburg au contraire, on oublie un instant les prestiges du donjon au profit d'un mur-bouclier courbe, flanqué de tours rondes.

Ces innovations ne s'imposent que partiellement. La crise terminée, on se contente d'introduire la meurtrière dans des ensembles peu novateurs (Bilstein d'Urbeis, Kintzheim). Il faut excepter Hohlandsburg (1289), forteresse habsbourgeoise qui présente une étonnante synthèse de la vaste enceinte archaïque, de la meurtrière et des flanquements.

CHAPITRE IV

LES VICISSITUDES DU CHÂTEAU

La ville acquiert progressivement la maîtrise du jeu politique; Strasbourg surtout entreprend une longue série de destructions de châteaux. Les crises de la fin du siècle renouvellent la situation de 1200, sans toutefois que le château puisse retrouver dans une nouvelle métamorphose sa puissance antérieure. La chute d'Ortenburg, vaincu par Ramstein, forteresse de siège qui rompt avec toutes les traditions, marque le tournant (1294). Pourtant, dès la construction de Birkenfels (peu avant 1289), une tendance s'amorce à construire, au mépris de toute règle stratégique, de véritables châteaux de plaisance. Le *xiv^e* siècle connaîtra les demeures largement percées de fenêtres décorées, n'utilisant les artifices de la forteresse que dépourvus de la disposition qui leur donnait valeur stratégique (Hoh-Andlau, Spesburg, Wasenburg). Avec la réfection de la chemise nord à Landsberg triomphe un esthétisme archaïsant.

Parallèlement à ces réalisations somptueuses, les petits châteaux où des familles nombreuses s'entre-déchirent, conséquence d'un système de succession égalitaire, sont réduits à leur plus simple expression, tels Herrenfluh, Husenburg et Freundstein.

CONCLUSION

La forteresse, apparue en Alsace à l'aube du XIII^e siècle, finit donc au début du XIV^e siècle, refuge insignifiant d'une petite noblesse déchue ou palais sans valeur défensive de seigneurs fastueux.

DOCUMENTATION GRAPHIQUE

Plans. — Relevés (meurtrières, fentes d'éclairage, portes et fenêtres). — Reproductions de vues anciennes. — Carte.
